Boris Wolowiec, correspondance avec Florence Trocmé autour de Paul Valéry

mai 2024

A propos de Paul Valéry

Bonjour Florence,

Régis Debray a récemment écrit un livre à propos de Paul Valéry. Je ne sais si vous l'avez lu. J'avais envie de commencer à parler de Valéry avec vous, comme ça un peu au hasard, du penseur Valéry, du penseur plutôt que du poète, le penseur extrêmement subtil de la technique par exemple qui a sans aucun doute inspiré W. Benjamin. « Il n'est pas étonnant que Walter Benjamin, si attentif à la nouvelle ère de la *reproductibilité* technique ait fait de Valéry son inspirateur. » « Il veut obstinément comprendre ce que les outils font à leurs inventeurs. » « A ses yeux la pile Volta, ou l'électricité, ou l'introduction de la quinine en Europe ont eu autant d'esprit, ou d'effet que le pari de Pascal ou l'éthique de Spinoza. » R. Debray

« Le réveil à l'aurore est le moment valéryen par excellence. » R. Debray
L'éveil matinal apparait en effet comme la forme même de la lucidité selon Valéry. Malgré tout cette lucidité du matin apparait aussi comme une lucidité vide, une lucidité quasi nihiliste. Ce que l'éveil du matin voit c'est le soleil comme masque, le soleil comme masque de la mort, le soleil comme masque du néant. Il y a en effet un aspect gnostique de Valéry. Le monde lui semble une erreur. Et la malédiction de Valéry, c'est que la lumière de la pensée ne parvient jamais à modifier cette erreur. En effet pour Valéry, le monde est justement une erreur de la lumière. « Soleil ! Soleil … Faute éclatante ! Toi qui masques la mort, Soleil, (…) Tu gardes les cœurs de connaitre / que l'univers n'est qu'un défaut / dans la pureté du Non-être ! »

Il y a chez Valéry une surévaluation de la puissance de la pensée, une surévaluation de la distance mentale. « Un homme qui renonce au monde se met dans la condition de le comprendre. » Je n'ai pas ce sentiment. (Cette simple expression avoir le sentiment, Valéry l'aurait considérée avec dédain.) Celui qui renonce au monde ne comprend pas le monde parce que ce qu'il comprend alors c'est un monde auquel il ne prend pas part, et parce qu'il n'y prend pas part précisément il ne le comprend pas. Disons alors que celui qui renonce au monde le pense, il le pense sans le comprendre, il le pense sans pourtant le comprendre. Cela d'ailleurs Valéry le savait très bien, quand il écrit cette fois très subtilement « Tantôt je pense, tantôt je suis. »

« Il faut s'imaginer Valéry en maillot de bain. La natation est le seul sport qu'il a pratiqué. » R. Debray
En effet, ne jamais oublier que Valéry était un bon nageur. En cela bizarrement Valéry ressemble à Flaubert. La relation entre le style de Flaubert et celui de Valéry n'apparait pas évidente et même plutôt lointaine. Et pourtant ce sont deux styles de nageur. Ce qu'ils

cherchent c'est apprendre à nager à la phrase, apprendre à nager à l'écriture. Il serait intéressant de classer les écrivains selon leurs aptitudes sportives. Surgiraient alors des ressemblances nouvelles. Ce serait une manière de réécrire l'histoire de la littérature en révélant d'autres mouvements, les mouvements des muscles. Deleuze indiquait par exemple dans son Abécédaire qu'il était plutôt doué pour le tennis et le ping-pong. A l'inverse Ponge n'évoque jamais le ping-pong qui se trouve pourtant en filigrane à l'intérieur de son nom. Ou bien encore A. Camus indiquait dans une interview que le football avait été sa première philosophie.

A propos des points cardinaux, du sentiment des points cardinaux, Régis Debray remarque aussi ceci. « Le oui au Sud, chez un Valéry comme chez un Camus, c'est entre les lignes, un non à l'Est et un non au Nord. » Malgré tout, vous qui avez plutôt tendance à acquiescer à l'Est et au Nord, vous avez peut-être à propos de Valéry une vision différente. (Et qui sait pour Valéry penser c'était nager à la manière d'une boussole. Salutations ainsi à Lichtenberg.)

« Valéry fait danser les mots mais ne s'estimera jamais capable de parler de musique, sauf indirectement par le biais de l'architecture. Il fait dialoguer l'art de l'espace avec celui du temps, et son architecte Eupalinos parle des « temples qui chantent » et de la musique comme d'un « édifice mobile ». » R. Debray
Il y a en effet une architecture du chant. Le chant architecture l'air. Le chant architecture l'air entre la bouche et le regard. Le chant architecture l'haleine entre la bouche et le regard. « O seule et sage voix / qui chante pour les yeux ! »

Salutations Cordiales Boris Wolowiec

Cher Boris
Je vais être très simple : lisant hier ma préface aux *Échafaudages dans les bois* d'Ivar Ch'Vavar, je me suis dit que j'étais idiote d'avoir différé notre dialogue. Je pourrais bien sûr vous donner plein de raisons (...) Mais ce ne sont pas de bonnes raisons.
Parce que j'ai différé de ce qui est important, voire essentiel... j'en ai pris conscience hier en sentant l'incroyable énergie qui se dégage de l'œuvre de Ch'Vavar et de quelques très rares autres, dont la vôtre, évoqué dans ma préface.
J'ai différé ce dialogue autour de Valéry que vous m'avez proposé avec une grande générosité. Peut-être aussi par crainte de ne pas être à la hauteur, même si Valéry m'est essentiel, pas en tant que poète mais pour ses Cahiers. J'ai la chance d'avoir trouvé non pas l'intégralité mais un bon nombre des volumes du fameux fac-similé et chaque fois que j'en ouvre un, je reste sidérée par la force de cette réflexion et par son indépendance.

C'est donc avec bonheur que je reprends ce que vous m'écrivez et entre, si vous le permettez encore, dans ce dialogue.

Non je ne connais pas ce livre de Régis Debray mais je vais me le procurer.

Ce que les outils font à leurs inventeurs ! j'écrivais ce matin à Ivar pour faire une sorte de parallèle entre une notion, celle de la « discrétion » et le vers justifié. La « discrétion » non pas du tout au sens de valeur morale, mais au sens mathématique qu'explore Lionel Naccache dans un livre qui s'appelle *Apologie de la discrétion*. Où il commence par démolir complètement, et je pense je ne sais pourquoi que cela devrait vous parler, la géométrie euclidienne. Il démontre comment nous vivons dans une illusion fondamentale, qui est celle d'une continuité, continuité du monde, continuité surtout de notre vie cérébrale, alors que le modèle dominant est bien plus celui de la *discrétion*. Voici ce qu'écrit Naccache à ce sujet : « Nous devons aux mathématiques une distinction fondamentale entre deux types d'ensembles : les ensembles discrets, d'une part, et les ensembles continus, d'autre part. La différence entre le discret et le continu tient précisément à la relation entre chacun des éléments considéré isolément et le reste de l'ensemble. Dans un ensemble discret, chaque élément est non seulement distinct des autres, mais son existence individuelle est soulignée par le fait qu'il existe des frontières tranchées entre lui et les autres. ». Je me demandais donc si l'outil forgé par Ch'Vavar, le vers justifié, on pourrait aussi parler de votre outil à vous, que je ne sais pas définir précisément, ne sont pas des outils faits pour démonter l'illusion et rendre compte de la *discrétion* de tant de choses dans le monde (ne serait-ce que la structure atomique !). Je me suis d'ailleurs demandé, je ne sais pas si Naccache en parle, si la lumière n'avait pas l'incroyable propriété de conjuguer la discrétion et la continuité, étant particule et onde (si j'ai bien compris).

La référence à l'aurore est bien sûr centrale. Savez-vous qu'à mon échelle, j'ai soudain pris conscience tout récemment que si j'attendais d'avoir fait le reste (on revient au début de ma lettre) pour me consacrer à mon travail personnel (le *Flotoir*, différents projets auxquels je travaille), eh bien je n'avais plus l'énergie nécessaire. Le travail des sites ne demande pas cette énergie-là, très particulière, qui est celle du matin, qui est une énergie créatrice et qui me permet notamment de vous écrire cette lettre. En fin d'après-midi, je n'aurais sans doute pas pu !

Oui très fort le *tantôt je pense, tantôt je suis* ! Et encore plus fort le fait que Valéry sait souvent faire le pont entre ces deux états d'être, sans doute par l'écriture. Peut-être est-ce le travail de l'aurore, faire le lien entre le *je pense* et le *je suis*, infuser le *je pense* de *je suis* et vice-versa ? Il y faut peut-être une disposition mentale bien particulière (étant une méditante assidue depuis 4 ans, je réfléchis beaucoup aussi à ces questions du *je pense* et *je suis*).

A bientôt, Boris
Florence

Bonjour Florence,

Il (Lionel Naccache) démontre comment nous vivons dans une illusion fondamentale, qui est celle d'une continuité, continuité du monde, continuité surtout de notre vie cérébrale, alors que le modèle dominant est bien plus celui de la *discrétion*.

Arno Schmidt avait une formule définitive à ce propos « La vie n'est pas un continuum. » Je ne dirais pas malgré tout que cette discontinuité du temps, de l'espace et du monde est celle d'une discrétion (avec le sens de réserve, de retenue et de modération de ce mot). Je dirais plutôt que cette discontinuité apparait comme la forme de l'exagération et du scandale, et plus précisément comme la forme d'un tact de l'exagération, la forme d'un tact du scandale.

Cette sensation de la discontinuité du monde c'est d'abord surtout celle de l'aphorisme. Pour le dire schématiquement, j'ai toujours eu la sensation de fragments de présence en équilibre à l'intérieur du vide. J'ai toujours senti à la fois les choses, les corps et même les événements de cette manière. A savoir quelque chose comme le sentiment de la chute de la matière, de la chute de la matière à l'intérieur du vide. Ce qui provoque la discontinuité du monde c'est la gravitation, c'est la démesure de la gravitation. Le cosmos apparait ainsi comme un aphorisme de la gravitation, comme un aphorisme de démesure de la gravitation.

Le Valéry que je préfère c'est celui de Tel Quel. S'y trouvent par exemple ces phrases qui m'avaient beaucoup impressionné. « Il n'y a pas de pensée qui soit, par sa nature, la dernière pensée possible. » « Le grand malheur de l'homme est de n'avoir pas un organe, une sorte de paupière ou de frein, pour masquer ou bloquer à son gré une pensée. Ou toute pensée. » « Ce qu'il y a de plus vil au monde, n'est-ce point l'Esprit ? C'est le corps qui recule devant l'immondice et le crime. Pareil à la mouche, l'esprit touche à tout. La nausée, les dégoûts, ni les regrets, ni les remords ne sont de lui… » Ces dernières remarques sont très surprenantes de la part de Valéry. Valéry est en effet sans doute un des hommes qui a placé le plus haut la puissance de la pensée. C'est alors comme si Valéry suggérait que la pensée est vile à travers sa pureté même. Ce que Valéry savait c'est qu'il y a une sorte de vilenie infinie de la pensée, de la pureté de la pensée. Cette phrase de Valéry pourrait alors aussi être rapprochée de celle de Lautréamont « La mouche ne raisonne pas bien à présent. Un homme bourdonne à ses oreilles. »

Autrement si vous le souhaitez, vous trouverez à propos du penseur Valéry une étude dans le tome 2 des *Œuvres* de W. Benjamin, une étude dans les *Exercices d'Admiration* de Cioran, une étude dans les *Papiers Collés 2* de G. Perros, une étude dans *Lectures d'Enfance* de J. F Lyotard et enfin une étude dans *Puissance de la Pensée* de G. Agamben.

Salutations Cordiales Boris Wolowiec

Bonjour Boris

(…)

Vous aurez peut-être vu dans la vitrine de *Poesibao* que j'ai reçu le *Cours de poétique* de Paul Valéry. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'ai plusieurs volumes de l'édition fac-simile des *Cahiers* ? Et relisant récemment les débuts du *Flotoir* pour une recherche en cours, j'ai été frappée de voir comment tout ce travail s'est placé d'emblée sous l'égide de Valéry, il n'est question que de lui dans toute la première année (2000).

En fait Naccache n'utilise quasiment pas le mot de discrétion dans le sens que nous lui connaissons habituellement. Il l'écrit d'ailleurs en italique pour bien distinguer et faire comprendre qu'il parle de la *discrétion*, concept mathématique. Ce qui est constitué d'unités distinctes et finies. Sa grande comparaison fondatrice est ce qui se passe dans la vue ou avec un film : rien de continu mais l'illusion de la continuité via l'addition de petites unités indépendantes. En revanche il développe toute une notion qu'il appelle atomisme sans vide et ça me paraît impossible, une structure atomique sans vide ? J'ai été très intéressée par le début de son livre, mais j'ai été dépassée par la partie strictement mathématique et peu convaincue par la partie philosophique qui m'a semblé parfois un peu fumeuse, notamment avec cette notion constamment mise en avant d'atomisme sans vide.

Dans un entretien il dit que notre vie, contrairement au sentiment que nous pouvons en avoir, n'est pas un continuum, un flux continu mais plutôt une mosaïque.
Il y a quelque chose de la mosaïque à mon avis dans vos textes. Le sentiment de continuité, qui est souvent rompu, parfois brutalement, vient plutôt de la répétition, de la reprise des segments de phrases, mais fondamentalement, les éléments sont distincts. Me semble-t-il... des « fragments de présence en équilibre à l'intérieur du vide », comme vous le dites.

Je vous remercie beaucoup pour les pistes de travail que vous ouvrez. Je les note soigneusement.

En toute discrétion ! je vous souhaite *eine gute Rutsch* dans l'année qui commence, dit-on.

Florence

Bonjour Florence,

J'ai en effet le sentiment du monde comme une mosaïque, une mosaïque qui se métamorphose à chaque instant de manière infime. Quand je regarde la terre ou le ciel, ce que je vois d'un instant à l'autre c'est presque la même chose, presque la même chose qui se métamorphose de manière extrêmement discrète.

Et malgré tout aussi, d'un instant à l'autre, d'un instant de regard à un autre, ou d'un instant de parole à un autre, je reviens au zéro. C'est la phrase extraordinaire de John Cage que je trouve si étonnante et si belle. « Chaque fois que nous établissons une relation, chaque fois que nous connectons deux termes, nous oublions que nous avons à retourner à zéro, avant de parvenir au terme suivant. (…) On oublie qu'il faut à chaque fois, pour passer d'un mot à l'autre, revenir au zéro. » La répétition apparait ainsi comme le geste de bondir à chaque fois au-dessus du zéro afin de parvenir à trouver un équilibre au chaos du monde, à la mosaïque de chaos du monde.

Et voici encore quelques phrases de Valéry à propos de la discontinuité.

« La sensibilité est discontinuité. Elle est faite d'instants ou éléments isolés les uns des autres et sans lien concevable ni perceptible. »

« Il n'est pas impossible que certains faits inexplicables, comme l'apparition de la vie sur terre, soient les effets de lois discontinues - *dont nous n'avons pas encore eu le temps* d'observer les états successifs. »

Autrement, à propos de l'approche atomistique de la matière et parfois aussi du langage ou de la pensée, il y a les livres Heinz Wismann, par exemple *Penser entre les Langues* et *Les Avatars du Vide*.

Salutations Cordiales Boris Wolowiec

Bonjour Boris,

... la *métamorphose*, voici ce que j'ai noté tout récemment : « Boris Wolowiec me semble très métamorphique et penche sans doute du côté de la physique nucléaire un peu plus que de la thermodynamique invoquée par Valéry. Il serait à la fois valéryen et einsteinien. La vapeur et les quanta, la mécanique des fluides et l'incertitude de Heisenberg.
Je notais juste avant, dans mon flotoir, que tout bougeait et se transformait, comme les nuages, et notait que vous aviez écrit un livre intitulé *Nuages* !

A propos du retour à zéro et pour rester dans des comparaisons empruntées aux sciences, ne dit-on pas de tout système mis en mouvement qu'il doit aussi revenir au repos. La répétition n'est-elle pas une boucle à l'intérieur d'une autre boucle et cela à l'infini ?
Valéry parle du « processus de transformation qui va d'une excitation initiale à un retour à l'état final de liberté ou de disponibilité des fonctions qui ont participé à la dite transformation ».
Avant la partition musicale, la musique est latente, c'est l'immense corpus de ses possibles, les notes, les rythmes, les gammes, les styles... avec la partition et plus encore l'exécution (quel drôle de mot ici !) s'enclenche à partir d'une excitation initiale tout le processus de mobilisation et de transformation jusqu'au point d'orgue. Tout est de nouveau disponible pour le même compositeur ou pour un autre.

A bientôt
Florence

Métamorphose-Gravitation-Répétition

Bonjour Florence,

A propos de la métamorphose, c'est exactement cela. A savoir la métamorphose de la matière du monde, la métamorphose à la fois du feu, de la terre, de l'air et de l'eau.

A propos d'Einstein, c'est inexact. Vous aviez déjà proposé cette hypothèse en marge de votre lecture de *A Oui*. Voici ma réponse d'alors qui vaut toujours aujourd'hui.

Ce que vous dites sur l'aspect presque astrophysique des premières pages de *A Oui* est exact. Cependant la référence que vous faites à Einstein me semble elle inexacte. *A Oui* est en effet un livre beaucoup plus proche de Newton que d'Einstein. J'essaie de retrouver le sentiment du cosmos de Newton et de le transformer. Selon Einstein en effet, la vitesse de la lumière serait une sorte de constante qui transcende le monde, et la gravitation le temps et l'espace seraient alors relatifs à cette constante transcendante. Je n'ai pas ce sentiment. Je n'imagine pas le monde ainsi. Vous l'avez bien vu, la gravitation apparait dans *A Oui* comme une force affirmative et même comme une force d'affirmation absolue. (C'est pourquoi les phrases du livre elles aussi tombent, les phrases du livre tombent exactement comme le monde tombe). J'ai ainsi le sentiment qu'il y a une gravitation absolue du monde. Cette gravitation absolue du monde serait la gravitation de la nuit, la gravitation du silence, la gravitation de la couleur. (Couleur est le dernier chapitre du livre). Le Oui apparait ainsi comme la destination où la nuit, le silence et la couleur coïncident. Cette gravitation absolue du monde n'est pas transcendante, cette gravitation apparait paradoxalement absolue et immanente. La gravitation affirme précisément l'absolu de l'immanence, le surgissement absolu de

l'immanence. Et à l'intérieur de cette gravitation absolue du monde, c'est alors la lumière qui devient relative.

La répétition n'est-elle pas une boucle à l'intérieur d'une autre boucle et cela à l'infini ?

Pour le dire franchement, non. La répétition apparait plutôt comme ce qui détruit l'infini du possible. La répétition apparait comme ce qui affirme la métamorphose de la nécessité, la métamorphose de matière de la nécessité.

Salutations Cordiales Boris Wolowiec

Notes en désordre autour de Paul Valéry

1-

« Nous sommes accoutumés à devancer le réel, à le prolonger, (…). Mais le réel se joue de nos anticipations : peut-être est-il ce qui les met *toujours* en défaut. »
Valéry sait ainsi qu'il y a jeu entre la pensée et le réel, quelque chose comme un jeu de cache-cache métaphysique. Cela serait à rapprocher de Baudrillard pour qui ce jeu entre la pensée et le monde survient d'abord comme un jeu de séduction. « Peut-être l'objet nous trompe-t-il ? (…) Peut-être ne veut-il pas du tout être analysé et observé, prenant cela pour un défi (ce qui est vrai) répond-il par un autre défi. (…) Le sujet se verra peut-être un jour séduit par son objet (…) et il redeviendra la proie des apparences. » J. Baudrillard, *Les Stratégies Fatales*

« Voici un philosophe qui spécule sur le monde, sur la connaissance ; il dispose de l'espace et du temps ; pense dans la plus grande généralité ; se distingue de son mieux de l'instant …. Mais sa pensée est au milieu d'objets et de petits incidents - de bruits, et des brusques reflets d'une fenêtre crevant de soleil qu'on ouvre en face de la sienne. Il a un goût dans la bouche et une jambe nerveuse. Il se perd et se retrouve, et se retrouve un différent, tantôt ne se comprenant plus ; tantôt plus éveillé. »
Ainsi ce qui plait à Valéry ce n'est pas la pureté de la pensée, c'est plutôt son impureté, le charme de son impureté, à savoir la manière par laquelle la pensée apparait à chaque instant séduite, troublée et parfois même paradoxalement émue par ce qui l'entoure, par le monde qui l'entoure.

« N'oublie pas que tout esprit est façonné par les expériences les plus banales. Dire qu'un fait est banal, c'est dire qu'il est de ceux qui ont le plus concouru à la formation de tes idées essentielles. Il entre dans la composition de ta substance mentale plus de 99 % d'images et

d'impressions sans valeur. Et ajoute que les vues étranges, les pensées neuves et singulières tirent tout leur prix de ce vulgaire fond qui les fait remarquer. »
Valéry sait ainsi que c'est le banal qui provoque l'essentiel. Valéry sait que c'est le banal qui à la fois dissimule l'essentiel et lui donne aussi une chance, une chance de surgir, une chance d'apparaitre.

« Les mauvais raisonnements, les notions impures, les idées vagues, les ignorances en acte, les sottises et les naïvetés jouent dans le mécanisme spirituel le même rôle que les connaissances, les méthodes, les combinaisons les plus distinguées. » « Il est sans doute des choses qui ne se peuvent exprimer que dans une gangue de sottises, par des absurdités, des contradictions. Le malheur veut que ce sont précisément là les plus précieuses. »
Valéry indique ainsi qu'il y a à l'intérieur de la pensée une indistinction contingente du vrai et du faux, de l'exactitude et de l'erreur. Pour Valéry, cette indistinction contingente du vrai et du faux n'est pas modifiable parce qu'elle constitue la pensée même et plus encore parce que c'est par cette indistinction hasardeuse que la pensée survient. Valéry suggère alors que si la pensée était automatiquement conception de la vérité elle resterait parfaitement inerte, elle serait dépourvue de pulsation et d'élan. Valéry sait que ce qui provoque l'élan de la pensée c'est son errance même.

« Être humain, c'est sentir vaguement qu'il y a de tous dans chacun, et de chacun dans tous. (…) il y a de la victime dans le bourreau et du bourreau dansa victime, du croyant dans l'incroyant et de l'incroyant dans le croyant. Il y a de quoi passer de l'un à l'autre ; et c'est peut-être cette puissance de transformation qui est l'essence même du véritable Moi. »
Le danger de la pensée est alors celui d'une indifférenciation infinie, d'une indifférenciation de la substitution infinie, d'une indifférenciation qui substitue chaque objet ou chaque événement à un autre, indifférenciation bizarrement produite par la subtilité même des différences.

Je trouve que Valéry ressemble parfois à Cioran. « Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort. » (*Tel Quel*) « Sous chaque formule git un cadavre. C'est la débauche frivole et funèbre de l'esprit. » (Cioran, *Précis de Décomposition*). Ce qui relie Valéry et Cioran c'est le motif de l'agonie, c'est l'idée de la pensée comme acte d'agonisant. En effet, à la fois pour Valéry et pour Cioran, le penseur ressemble à un agonisant et parfois même à un cadavre.
« Le regard étrange sur les choses, ce regard d'un homme qui ne reconnait pas, qui est hors de ce monde, œil qui se sent frontière entre l'être et le non-être appartient au penseur. Et c'est aussi un regard d'agonisant, d'homme qui perd la reconnaissance. En quoi le penseur est un agonisant, ou un Lazare facultatif. » Pour Valéry comme pour Cioran, penser est aussi un vice. « L'intelligence est de se servir de tout. Elle est donc une sorte … d'immoralité. » Pour Valéry comme pour Cioran, penser est alors le vice de faire semblant d'être mort. « La pensée développée peut être jugée sévèrement, traitée de vice, d'occupation d'autant plus niaise et superficielle qu'elle est plus profonde, en vertu de ce simple fait que le penseur en arrive à pouvoir penser que le temps de manger est du temps perdu. »

« Chez l'homme de l'esprit peut se produire une sorte de démoralisation à l'égard des choses de l'esprit, une absence de piété, une brusquerie et une légèreté à leur égard. »
Cette désinvolture de la pensée envers la pensée même s'entend de manière incroyablement intense à l'intérieur de la voix de Valéry. La voix de Valéry n'a rien de prétentieux, de docte et de pontifiant. La voix de Valéry apparait d'abord triviale. Extraordinaire voix de Valéry.

C’est la voix d’un homme qui pense sans y croire. Valéry s’amuse à chaque instant de la vanité de la connaissance, de la vanité de celui qui prétend connaitre. R. Debray indique que Valéry ajoutait parfois après un développement théorique subtil et complexe. « Et puis finalement on s’en fout ! » Il y a un aspect farceur chez Valéry, un sentiment de la farce proche par exemple de celui de Diderot ou même de Jarry. Il serait intéressant de lire alors *Monsieur Teste* comme une sorte d’Ubu Roi, d’Ubu Roi diaphane. Valéry a l’intuition que penser est une farce, quand bien même c’est parfois la farce de la plus haute pensée. « Au commencement était la Blague. (..) Ceux qui redoutent la Blague n’ont pas grande confiance dans leur force. Ce sont des Hercules qui craignent les chatouilles. »

« La pensée est brutale - pas de ménagements. Quoi de plus brutal qu’une pensée ? »

« Depuis x ... mille ans qu’il y a des hommes qui pensent, ils sont toujours tout étonnés de penser - tout étonnés, tout embarrassés - bien fâchés, en somme - de penser. »

« Ce qu’il y a d’excitant dans les idées n’est pas idées, c’est ce qui n’est point pensée, ce qui est naissant et non-né, qui excite. Il faut donc des mots avec lesquels on n’en puisse jamais finir - et qui ne soient jamais identiquement annulés par une représentation quelconque ; *des mots Musique...* »

« Le plus beau serait de penser dans une forme qu’on aurait inventée. »

2-

« Celui qui vient d’achever une œuvre tend à se changer en celui capable de faire cette œuvre. Il réagit à la vue de son œuvre par la production en lui de l’auteur. - Et cet auteur est fiction. »
Cette idée selon laquelle c’est l’œuvre qui crée, qui invente l’auteur plutôt que l’auteur qui crée, invente l’œuvre se trouve aussi chez M. Blanchot. « L’inspiration ne signifie rien d’autre que l’antériorité du poème par rapport au poète … Le poète n’existe qu’après le poème. L’inspiration n’est pas le don d’un secret ou d’une parole, consenti à quelqu’un existant déjà ; elle est le don de l’existence à quelqu’un qui n’existe pas encore … » Blanchot, *La Part du Feu*

« Un discours qui a demandé trois ans de tâtonnements, de dépouillements, de rectifications, de refus, de tirages au sort, est apprécié, lu en trente minutes par quelqu’un d’autre. Celui-ci reconstitue comme cause de ce discours un auteur capable de l’émettre spontanément et de suite, c’est-à-dire un auteur infiniment peu probable. »
Valéry insiste ainsi superbement sur le décalage (l’inadéquation) entre le temps nécessaire à la création de l’œuvre et le temps de son accueil. Ce temps de l’accueil de l’œuvre reste en effet à chaque fois incomparablement faible par rapport à celui de sa création, même pour les réceptions attentives et enthousiastes. Il y a une inaptitude du lecteur à sentir le temps de création de l’œuvre. Le lecteur parvient à faire l’expérience du sens de l’œuvre et parfois plus élégamment encore de la forme de l’œuvre. Malgré tout, le lecteur ne parvient jamais à faire l’expérience de la volonté de l’œuvre, de la volonté de métamorphose de l’œuvre.

« Hélas, dit ce grand artiste, cette œuvre que j'ai faite, cette œuvre qu'on dit admirable, qui excite les âmes autour de moi, celle dont on parle, que l'on porte aux nues, dont on interroge les beautés, je suis le seul à n'en pas jouir !
J'en ai conçu le dessein, j'en ai étudié et exécuté toutes les parties. Mais l'effet instantané de l'ensemble, le choc, la découverte, la naissance finale du tout, l'émotion composée, tout ceci m'est refusé, tout ceci est pour les hommes qui ne connaissent pas cet ouvrage, qui n'ont pas vécu avec lui, qui ne savent pas les lenteurs, les tâtonnements, les dégoûts, les hasards … mais qui voient seulement comme un magnifique dessein réalisé d'un coup. J'ai élevé pierre par pierre sur une montagne, une masse que je fais tomber d'un bloc sur eux. J'ai mis cinq ans, dix ans, à l'accumuler en détails sur la hauteur, et ils en reçoivent le choc d'un coup dans un instant. »
Ainsi paradoxalement l'auteur ne voit jamais le visage de son œuvre. Ce visage de l'œuvre n'apparait qu'aux lecteurs. J'ai malgré tout le sentiment qu'à la différence de l'écrivain et du musicien, le peintre a malgré tout la joie de pouvoir sentir le visage de son œuvre. Et c'est pourquoi la peinture apparait comme l'art à la fois le plus reposant et le plus exaltant.

« Il faut une puissante imagination pour concevoir, « réaliser » que notre œuvre la plus choyée, et même notre idéal, ne tient qu'une place infime ou nulle dans l'univers d'autrui. »
Eh bien voilà une phrase que les artistes devraient avoir à chaque instant en mémoire afin de parvenir à rester humble avec insouciance et tranquillité.

3-

Il serait aussi intéressant de comprendre précisément pourquoi le penseur Valéry a été systématiquement sous-estimé et négligé à partir de l'après-guerre 1939-1945. En effet, alors que Valéry avait d'abord été lu avec attention et admiration par W. Benjamin, après la guerre ensuite plus aucun philosophe ne l'a étudié. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas avant tout Sartre le responsable de cette mise à l'écart de Valéry du discours philosophique. Il y a pourtant une relation entre Sartre et Valéry, c'est le cogito de Descartes. Mais Sartre a disons socialisé et politisé le cogito. A l'inverse, Valéry a plutôt approché le cogito comme un problème quasi technique.

La lecture de Valéry par Blanchot est souvent aussi un peu distante et dédaigneuse. La réticence de Blanchot envers Valéry est d'ailleurs compréhensible. Valéry a en effet écrit quelques phrases qui condamnent l'œuvre de Blanchot à une vanité éternelle. Celles-ci par exemple « La mort nous parle d'une voix profonde pour ne rien dire. » « La mort comme moyen littéraire représente une facilité. L'emploi de ce motif est une marque d'absence de profondeur. Mais la plupart placent l'infini dans le néant. » « La mort, en littérature, est un son grave. Il n'y a rien à en dire. Ceux qui en usent sont des faiseurs. » A propos de la mort, la pensée de Valéry et celle de Blanchot sont rigoureusement antagonistes. Pour Blanchot, la mort est la vérité métaphysique fondamentale. Pour Valéry la mort (ou plutôt le mot mort) est un truc de prestidigitation rhétorique.

Deux auteurs s'intéressent ainsi à Valéry après-guerre, ce sont Cioran et G. Perros. Et il me semble que ce n'est pas un hasard si ces deux auteurs sont des essayistes plutôt que des philosophes.

Barthes mentionne parfois aussi rapidement Valéry. Quant à Deleuze, si je me souviens bien, il n'en parle jamais. Derrida étudie *Monsieur Teste* de façon neutre dans un séminaire à propos de la bêtise. Et il faudra attendre finalement J. F Lyotard et aujourd'hui G. Agamben pour que la lecture de Valéry retrouve de l'intensité et de la fraicheur.

Autrement, le seul philosophe qui me semble parfois proche de Valéry, ce serait Manlio Sgalambro. C'est une hypothèse intuitive. Ce serait assez difficile à expliquer et plus difficile encore à justifier. Je trouve simplement qu'il y a parfois une tonalité, un timbre, un accent valéryen à l'intérieur des phrases de Sgalambro. Ceci par exemple « On n'est un individu que par à-coups, par moments ; le reste du temps, on est une mixture gluante, un tout informe. » Sgalambro serait en effet une sorte de curieux mélange de Valéry et de Schopenhauer. « Mais en quoi une œuvre philosophique est-elle belle ? Surtout en ce qu'elle n'a pas accompli, en ce qu'elle n'a pu maintenir. (…) Celui qui se retourne vers elle ne ressent alors qu'une immense nostalgie. Tout est perdu hormis la forme. En elle restent éternellement inaccomplis aussi bien le Nirvana que l'Absolu - objets suprêmes d'œuvres philosophiques bien connues - mais pas la forme qu'ils ont prises, et qui leur donne à tous deux leur splendeur. » M. Sgalambro, *De la Pensée Brève*. (Pour indication, Manlio Sgalambro a aussi écrit un livre étrange en compagnie de J. Roubaud, *Sphère de la Mémoire-Eléments de Théologie*.)

Bonjour Florence,

Je vous envoie aussi ci-joint quelques citations à propos de la lecture.

« Ne vous est-il jamais arrivé, lisant un livre, de vous arrêter sans cesse dans votre lecture, non par désintérêt, mais au contraire par afflux d'idées, d'excitations, d'associations ? En un mot, ne vous est-il pas arrivé de lire en levant la tête ?
C'est cette lecture-là, à la fois irrespectueuse, puisqu'elle coupe le texte, et éprise, puisqu'elle y revient et s'en nourrit, que j'ai essayé d'écrire. » R. Barthes, *Le Bruissement de la Langue, Ecrire la Lecture*

« Ce texte-là, qu'il faudrait pouvoir appeler d'un seul mot : un texte-lecture, est mal connu parce que depuis des siècles nous nous intéressons démesurément à l'auteur et pas du tout au lecteur. (…)
Bien que certains auteurs nous aient eux-mêmes avertis que nous étions libres de lire leur texte à notre guise et qu'en somme ils se désintéressaient de notre choix (Valéry), nous percevons mal, encore, à quel point la logique de la lecture est différente des règles de la composition. (…) La composition canalise, la lecture au contraire (ce texte que nous écrivons en nous quand nous lisons) disperse, dissémine. (…) Cette logique-là n'est pas déductive, mais associative : elle associe au texte matériel (à chacune de ses phrases) d'*autres* idées, d'*autres* images, d'*autres* significations. » R. Barthes *Le Bruissement de la Langue, Ecrire la Lecture*

« En lisant, nous imprimons une certaine posture au texte. » R. Barthes, *Le Bruissement de la Langue, Ecrire la Lecture*

« On écrit de face. On lit de profil. » G. Perros

« Combien on s'ignore, on le mesure en se relisant. » P. Valéry

« La véritable vie spirituelle consiste en une relecture.» E. Canetti

Salutations Cordiales Boris Wolowiec

Bonjour Boris
Je réponds séparément à chacune de vos lettres.

Et il se trouve que pendant mes petites vacances en Bretagne, j'ai relu un peu d'Antonio Porchia et j'ai trouvé cette phrase qui m'a fortement fait penser à vous
Todo es come los ríos, obras de las pendientes, que Danièle Faugeras traduit par *Tout est comme les rivières, œuvre des pentes.* (en français ce n'est pas très heureux, dit comme cela)
J'ai été retenue par cette idée de pente généralisée, tout suit sa pente, sa courbe. *Gravitation absolue du monde* ?

Florence

Je suis bien Valéry sur cette première idée, nous anticipons le réel. C'est en tous cas ainsi que je le comprends. Nous aussi avons nos œillères et quelles ! qui sont faites de tous nos pré-, pré-jugés bien sûr qui nous fait deviner parfois à tort ce que va être le réel qui pointe, mais aussi pré-formatages, réponses automatiques, pavloviennes souvent. Il me semble parfois qu'une part du boulot de la poésie est de déjouer cette anticipation dans une forme plus brute d'approche du réel ?
Le réel a parfois quelque chose d'effrayant, pas parce qu'on fait l'expérience d'une situation atroce, effrayante, mais quand il se révèle, très fugitivement et rarement. Il nous exclut totalement. Ch'Vavar parle bien de cela.
« Le regard étrange sur les choses, ce regard d'un homme qui ne reconnait pas, qui est hors de ce monde, œil qui se sent frontière entre l'être et le non-être appartient au penseur. Et c'est aussi un regard d'agonisant, d'homme qui perd la reconnaissance. En quoi le penseur est un agonisant, ou un Lazare facultatif. »

Et le réel ce sont aussi toutes ces petites perturbations infligées à la pensée soi-disant pure par les petits aléas de la vie et notamment tout ce qui vient, en permanence, du corps. Passage merveilleux qui montre bien la sensibilité de Valéry qui si souvent lui est déniée.
La question essentielle de l'attention. Exercer son attention, dit-on. La pratique de la photo me permet souvent de « voir » des choses qu'autrement je ne « remarquerais » pas. J'ai un peu l'idée d'écrire sur mes photos, non pas décrire, mais tenter de comprendre ce que ces photos ont d'impensable ! Je pense à certains paysages, très simples, photographiés il y a quelques jours au bord d'une grande baie sauvage en Bretagne. Ces photos exsudent un immense mystère. Peut-être me faut-il porter sur elles un regard de qui perd la reconnaissance.

Et voilà qui fait du bien : « Les mauvais raisonnements, les notions impures, les idées vagues, les ignorances en acte, les sottises et les naïvetés jouent dans le mécanisme spirituel le même rôle que les connaissances, les méthodes, les combinaisons les plus distinguées. ». Il me semble, je m'y emploie en échangeant avec vous, qu'il ne faut pas craindre l'idiotie, la contre-vérité, la fausse route... Je crois que c'est le mathématicien David Bessis qui dit qu'il se fait souvent une première « représentation » concrète d'une question mathématique, qu'il sait que cette représentation est sans doute fausse, mais que c'est sur cette base, où doit entrer une part de banal, qu'il construit ensuite son travail en réduisant le pourcentage d'erreurs, d'imprécisions surtout sans doute, de sa représentation. Il admet tranquillement *l'indistinction contingente du vrai et du faux, de l'exactitude et de l'erreur*. Et s'en sert comme base pour construire une plus juste idée des choses.

Il y a une inaptitude du lecteur à sentir le temps de création de l'œuvre, dites-vous. Je ne suis pas sûre d'être tout à fait d'accord. Bien entendu dans une lecture unique, la première ou une autre, le lecteur ne peut sentir le temps de la création. Mais ne parvient-il pas à s'en faire une idée partielle en « travaillant » pas tant sur ce livre-là, précisément, que sur l'œuvre de cet auteur. En le lisant par ailleurs, correspondances, carnets, brouillons, etc. (qui pour moi sont souvent bien plus parlants et bien sûr émouvants, au sens qui font bouger quelque chose, que l'œuvre finie avec tout ce qu'elle a dû sacrifier).

Je vous remercie beaucoup pour votre analyse de la réception de Valéry. Elle m'ouvre de nombreuses pistes. J'ai transplanté votre lettre dans mon Flotoir, pour moi, dans la partie bien sûr qui restera totalement off. Vous m'aidez et me faites le cadeau magnifique de toutes ces notes sur Valéry.
Pour l'heure je suis pas à pas ou presque le *Cours de poétique*, navigation au long cours.

A vous, avec gratitude
Florence

Gratitude aussi pour ces remarques sur la lecture (qui, elles vont aller plutôt dans mon document sur « Lire »... même chose, off pour le moment). Je m'y interroge souvent beaucoup sur ce *texte-lecture*, cette voix tierce (Szendy en parle un peu mais je n'ai pas du tout accroché à son livre) qui s'interpose, cet alliage étrange de ce que nous prélevons, partialement et partiellement dans le texte et de ce que nous apportons de notre expérience, de notre désir aussi. La part du lecteur si peu passive, me semble-t-il... tellement associative en effet, composite, totalement impure, bien sûr, sujette à caution peut-être, mais comme dirait Valéry « on s'en fout » (j'adore !).

En revanche, je ne comprends pas la remarque de Perros, on écrit de face, on lit de profil ???? M'éclaireriez-vous ?

Nous échangeons souvent sur la lecture et aussi sur les lecteurs (il s'intéresse à mes portraits de lecteurs, ceux qui sont écrits et les photos) avec Siegfried Plümper-Hüttenbrink.

Merci Boris
A vous
Florence

Bonjour Florence,

« On écrit de face. On lit de profil. » G. Perros

Eh bien, cette phrase, je ne la comprends pas non plus. Ce que je sais malgré tout c'est qu'elle me plait. Et même qu'elle me plait beaucoup, plaisir qui apparait simplement comme celui de l'aphorisme.

Dans ses *Papiers Collés*, G. Perros n'a ajouté aucune explication. J'hasarde une hypothèse. Cela voudrait dire que le geste d'écrire ressemble à un affrontement, et ainsi à quelque chose d'à la fois violent et vulnérable. La violence vulnérable du face à face c'est selon Rilke la forme du destin. « Cela s'appelle destin : être en face / et rien que cela et toujours en face. » Ainsi pour le dire de manière abrupte, il y a un destin de l'écriture et à l'inverse il n'y a pas de destin de la lecture.

Le geste de lire aurait plutôt l'allure d'une esquive ou d'un détour. Le geste de lire a un aspect oblique, franchement oblique disons. Le profil ce serait précisément cela, la franchise de l'obliquité.

Le profil, il me semble parfois aussi que c'est une manière de chanter (l'extraordinaire profil de M. Callas par exemple) à savoir une manière de laisser filer, glisser, surfer même la parole sur les versants du visage, sur la pente de partage du visage, sur la pente de partage des eaux du visage. Ou bien encore une manière de jouer avec le parfum de la parole, avec le foulard de parfum de la parole (le superbe profil de Stéphane Audran par exemple à l'intérieur des films de C. Chabrol).

(Pour parvenir à comprendre cette formule de Perros il serait aussi nécessaire de savoir avec précision ce qu'est le visage et surtout la différence entre le visage et la face. Notre époque serait par exemple celle de la disparition du visage comme lieu d'incarnation de la parole et son remplacement par la face en tant que signal visuel de l'identité. G. Perros ne pensait évidemment pas à cela, je l'indique cependant au passage.)

J'ai un peu l'idée d'écrire sur mes photos, non pas décrire, mais tenter de comprendre ce que ces photos ont d'impensable !

Celui qui a souvent évoqué ce problème de phraser la photographie ou à l'inverse de photographier les phrases, c'est Roland Barthes. Je pense même que c'était pour lui un problème essentiel. Pour Barthes, lire ressemblait beaucoup au geste de photographier les phrases d'un autre et à celui de s'amuser ensuite à composer une sorte de puzzle, de puzzle d'extraits de textes photographiés. Ce puzzle de phrases photographiées c'était ainsi l'œuvre de sa lecture.

Comme vous aussi, Barthes s'intéressait énormément à la structure du journal. « Ce que le Journal pose, ce n'est pas la question tragique, la question du Fou : « Qui suis-je ? », mais la question comique, la question de l'Ahuri : « Suis-je ? » (*Le Bruissement de la Langue*). Ce dont Barthes rêvait parfois c'était de superposer le journal avec le puzzle de sa lecture, c'était de parvenir à superposer la structure des jours du journal et le puzzle de phrases photographiées de sa lecture. Un autre problème serait alors de savoir si la suite des jours révèle une face ou si elle dessine plutôt un profil.

J'ai le sentiment qu'à l'époque moderne l'inventeur de ce texte-lecture c'est Montaigne. Je dirais ainsi volontiers, que ce geste de lire-écrire c'est précisément celui de l'essai.

Le problème malgré tout c'est que seul l'auteur incarne son texte. Ou plutôt pour le dire de manière plus exacte, seul l'auteur a incarné une fois chacune des phrases de son texte. L'auteur incarne chacune des phrases de son texte à l'instant où il les écrit quand bien même ensuite il ne dispose plus du pouvoir d'incarner l'intégralité des phrases de son œuvre. En effet, si un auteur devenait apte à incarner l'intégralité de son écriture, il n'aurait plus besoin d'écrire.

Le paradoxe de celui qui écrit c'est d'incarner les phrases qu'il écrit sans jamais malgré tout parvenir à lire ces phrases. « L'écrivain ne lit jamais son œuvre. Elle est pour lui, l'illisible, un secret. » M. Blanchot, *L'Espace Littéraire*. Celui qui écrit ne dispose ainsi que de la joie de relire ses phrases, la joie de relire ses phrases sans les avoir jamais lues.

Salutations Cordiales Boris Wolowiec

Bonjour Boris,

On voit le lecteur surtout de profil, en fait moi je le vois de profil arrière, lorsque je fais mes portraits photographiques, vu la disposition de mon lieu de chasse, avec deux espaces, l'un en bas et l'autre légèrement surélevé.
En bas des dizaines de bancs et beaucoup de lecteurs, songez que l'autre jour, j'ai découvert des lecteurs de Rilke, de Zweig et de Marie de Hennezel, presque assis côte à côte, mais ne se connaissant manifestement pas. Je dois dire qu'en général je tombe plutôt dans mes investigations sur des romans policiers, de préférence anglo-saxons et des best-sellers.
Vous ai-je dit ma technique : je « vois » les lecteurs en arrivant dans ce square, je me balade en bas, je les observe, discrètement, puis je passe sur la partie légèrement surélevée et de là, avec mon téléobjectif, je plonge sur les livres ouverts. Rentrée chez moi, je tente de « lire » une ou deux phrases, que je place dans un moteur de recherche et bien souvent, cela me permet d'identifier l'ouvrage... je peux aussi avoir la chance, de loin, de photographier la couverture du livre. Ces photos ne seront jamais publiées, ce n'est pas leur destinée, c'est plutôt une sorte de base pour mes portraits de lecteurs. Et ma réflexion sur la lecture. Mon autre terrain de chasse fut entre 2000 et 2010 environ une certaine ligne de métro, à Paris, et là pas d'appareil de photo, le carnet, des annotations et toute une gymnastique pour essayer de deviner le titre du livre. Il m'arrive aussi de décider que ce n'est pas le livre mais le lecteur qui m'intéresse.
Mon correspondant et ami Siegfried Plümper Hüttenbrink avec qui je dialogue beaucoup sur ces lecteurs les appellent les « injoignables ». Peut-être que ce que j'aimerais savoir, c'est où ils sont partis ? Et où je pars moi, quand je lis et où j'allais jadis lisant ?

Mon hypothèse est complémentaire de la vôtre. Quand on écrit, on est face à face à son texte et à soi-même, dans une totale interdépendance où rien en principe ne s'infiltre. Il n'y a pas de tiers, même s'il arrive qu'il y ait des voix multiples... voire des interférences. Il faut en fait avoir alors des œillères. Quand on lit, on devine en vision périphérique ce qu'il y a sur les côtés... Et ne lit-on pas toujours en quelque sorte par-dessus l'épaule de celui qui a écrit, et que l'on verrait partiellement de profil, je ne sais pas...

Oui Barthes bien sûr, pour la photo. Plus que Sontag, que j'ai peut-être mal lue mais qui ne m'a pas parlé. Noté hier ou avant-hier aussi cela : l'appareil de photo comme le carnet de notes, le carnet de notes comme l'appareil de photo. Ce qui suspend, ce qui arrête le vol (de l'oiseau, de la pensée, du désir). Très fort lien dans tous les cas avec la peur de la perte, de la disparition, de l'effacement. Digues de mots et de photos contre la vague submersion de l'oubli. Pour paraphraser encore Barthes, j'entends « ai-je été ? » et aussi « serai-je ? » encore un peu, plus du tout, demain, dans vingt ans, etc.

A bientôt Boris
Florence

Notes en désordre autour de Paul Valéry

4 -

Valéry a souvent tendance à dédaigner les philosophes. « Faux philosophes. Ceux qu'engendrent l'enseignement de la philosophie, les programmes. Ils apprennent des problèmes qu'ils n'eussent pas inventés et qu'ils ne ressentent pas. Et ils les apprennent *tous* ! »
C'est un des aspects de l'étrangeté de Valéry, celle d'un homme obsédé par la pensée et qui considère cependant souvent que la philosophie masque les problèmes de la pensée plutôt qu'elle ne les révèle. L'attitude de Valéry apparait alors très proche de celle de Wittgenstein. « Quant aux systèmes de philosophie, ils admettent, en général, comme données, un tas de notions que l'on voudrait au contraire qu'ils tinssent pour énigmes (du langage) »

« Il n'y a d'universel que ce qui est suffisamment grossier pour l'être. » « Le malheur de l'homme est d'être un peu plus universel qu'il ne faut, - beaucoup moins qu'il ne croit. »
Valéry se méfie de la valeur de l'universel. L'universel est pour Valéry un leurre. Disons que Valéry conçoit l'universalité en tant que leurre de la raison, en tant que leurre de la raison occidentale. C'est cela qu'il est décisif de parvenir à penser chez Valéry, une forme de raison qui n'a pas la prétention de se croire universelle. Et c'est précisément cela qui me plait chez Valéry. Son rationalisme est un rationalisme sans arrogance, parce que Valéry sait que la raison apparait aussi comme un hasard. Ce que Valéry décrit avec une prodigieuse subtilité, une prodigieuse précision, c'est le hasard de la raison, c'est l'aspect aléatoire de la raison.
« Un homme se pare de ses hasards. » « Mon hasard est plus moi que moi. Une personne n'est que réponses à quantité d'incidents impersonnels. » En cela je trouve que Valéry apparait finalement extrêmement proche de Diderot.

« La machine gouverne. La vie humaine est rigoureusement enchaînée par elle, assujettie aux volontés terriblement exactes des mécanismes. Ces créatures des hommes sont exigeantes. Elles réagissent à présent sur leurs créateurs et les façonnent d'après elles. Il leur faut des humains bien dressés ; elles en effacent peu à peu les différences et les rendent propre à leur fonctionnement régulier, à l'uniformité de leurs régimes. Elles se font donc une humanité à leur usage, presque à leur image. »
Valéry a compris extrêmement tôt la puissance de la technique, la puissance de façonnement à la fois sensoriel et mental de la technique. Valéry a compris extrêmement tôt que l'homme n'utilisait pas uniquement ses outils mais que l'homme était surtout construit par ses outils. En cela Valéry est un précurseur à la fois de Leroi-Gourhan et de Mc Luhan. Ceci par exemple splendide. « L'électricité, du temps de Napoléon, avait à peu près l'importance que l'on pouvait donner au christianisme du temps de Tibère. Il devient peu à peu évident que cette innervation générale du monde est plus grosse de conséquence, plus capable de modifier la vie humaine que tous les événements politiques depuis Ampère jusqu'à nous. » (*Regards sur le Monde actuel*)

5 -

« L'objet propre, unique et perpétuel de la pensée est : ce qui n'existe pas. Ce qui n'est pas devant moi, ce qui fut, ce qui sera, ce qui est possible, ce qui est impossible. »
Valéry est donc le moins existentialiste des penseurs. Ce qui intéresse Valéry ce n'est pas la puissance d'existence de la pensée c'est sa puissance d'inexistence. Ou pour le dire moins violemment sa virtualité. Valéry est en effet un virtuose du virtuel, un virtuose de la virtualité mentale. « Ressentir très profondément la présence virtuelle, les connexions infinies, l'ensemble des possibilités du langage transforme la pensée de la pensée, impose à toute pensée qui vient, de toutes autres libertés et de toutes autre exigences que celles du traitement ordinaire des pensées. »

« Le je philosophique n'est ni l'être humain, ni le corps humain, ni l'âme humaine, dont s'occupe la psychologie, mais c'est le sujet métaphysique, qui est frontière - et non partie - du monde. » P. Valéry, *Cahiers*
C'est sans doute cela qui me gêne et m'agace même le plus chez Valéry, cette position du sujet comme frontière, cette idée d'un je en tant que frontière qui n'appartient pas au monde, celle du je en tant que frontière de l'infini.

Pourtant Valéry a aussi cette intuition superbe que le je c'est la voix, que le je c'est l'événement même de la voix. « Le *Je* ou *Moi* est le mot associé à la *voix.* Il est comme le *sens* de la *voix* même - celle-ci considérée comme un signe. Toute voix « dit » avant tout : *quelqu'un parle*, un *Je.* » P. Valéry, *Cahiers*

A ce propos, Giorgio Agamben écrit alors ceci « Comme le sujet métaphysique de Wittgenstein, le Je de Valéry est une pure limite sans substance. Mais à la différence de celui-ci dont le *Tractatus* dit qu'il 'ne peut se dire, mais se montre' , il peut seulement se *dire* et jamais se *montrer*. » G. Agamben
C'est alors cela qui m'éloigne finalement de Valéry, cette manière de dire la voix du je sans jamais avoir l'audace (à savoir aussi l'indécence) de montrer la voix du je. Et j'ai en effet le sentiment que si Valéry avait eu cette audace de montrer la voix du je, cette voix du je serait alors apparue comme une forme (une forme présente) à l'intérieur du monde et non telle une frontière de l'univers, une frontière infinie de l'univers.

6 -

Pour le dire franchement, je suis assez réticent envers les livres où Valéry a choisi de théâtraliser le cogito, autrement dit *Monsieur Teste* et même *Mon Faust*. Ce qui me plait chez Valéry c'est plutôt la mathématisation de la pensée ou encore la chimie de la pensée, la mathématique atomique, moléculaire de la pensée, la chimie mathématique de la pensée. Il y a en effet chez Valéry comme une farce atomique de la pensée, comme une farce moléculaire de la pensée, comme une clownerie atomique du cogito, comme une clownerie moléculaire du cogito.

Il y a même qui sait à l'intérieur de l'écriture de Valéry une clownerie de l'éveil, une clownerie de la lucidité, une clownerie de l'aurore, une clownerie aurorale de la lucidité. Ce que la pensée de Valéry révèle c'est que la renaissance de chaque matin, la renaissance de chaque jour apparait aussi comme une farce, comme une farce du temps, comme une farce de l'effacement, comme la farce d'effacement du temps.

Par cet aspect farceur, Valéry évoque parfois Luis Buñuel. (Je trouve qu'il y a une ressemblance physique, physionomique entre Buñuel et Valéry, le port de tête en particulier, la diagonale engourdie du cou par exemple.). Il y aurait ainsi un surréalisme de Valéry. Ce qu'invente Valéry c'est un surréalisme de la conscience. Il y aurait alors qui sait quelque chose comme une farce surréaliste de la théorie chez Valéry. Ou pour le dire autrement, il y a un aspect virtuellement pataphysique de Valéry.

Cette farce surréaliste de la théorie c'est aussi une plaisanterie de la transparence. Et cette fois c'est à Marcel Duchamp qu'il serait intéressant de rapprocher Valéry. Je me demande alors si la farce philosophique, la farce ontologique de Valéry, ce ne serait pas d'essayer d'inventer une sorte de cerveau-ready-made. Ce à quoi s'amuse Valéry c'est à disposer le cerveau à l'intérieur d'un autre espace, à l'intérieur d'un autre espace d'usage. Cet autre espace d'usage reste malgré tout difficile à définir. J'ai malgré tout le sentiment que c'est là que se trouve l'extrême proximité de Mallarmé et de Valéry. De même que Mallarmé invente un bibelot-bombe du cerveau, une bombe-ready made du cerveau, Valéry invente un cerveau-ready-made, un cerveau-ready-made de la lumière.

« Les mots seuls nous préservent du néant, tel parait être le *fond* de sa pensée, bien que *fond* soit un terme dont il a refusé et l'acception esthétique et métaphysique. Il reste qu'il a bel et bien misé sur les mots, et que par cela même il a prouvé qu'il croyait encore à quelque chose. » Cioran
En effet et ce serait là la différence entre Mallarmé et Valéry. Pour Mallarmé, les mots révèlent le néant. Pour Valéry, les mots sont plutôt ce qui nous protège du néant.

7 -

Pour Valéry, la pensée n'est jamais un signe d'identité, c'est plutôt un indice d'altérité.
« Pensée est la chose qui est en même temps autre chose que soi ; et qui l'est toujours.
Et quand elle se pense elle-même, e*lle ne se reconnait pas, et dit lors qu'elle se connait.*
Et en effet, si elle essaie de se saisir, elle trouve *du nouveau*, et elle appelle se connaitre : *percevoir de l'inconnu, du surprenant, du neuf, dans le connu même, par le connu même, en tant que connaissance.*
Je me connais en tant que j'arrive à m'étonner moi-même, à me trouver inconnu… »
Je trouve que par cette connaissance de l'inconnu, surtout de l'inconnu infime, de l'inconnu minuscule, Valéry est parfois proche de Michaux, celui de l'étude minutieuse des drogues en particulier. Valéry ressemble souvent en effet à un homme drogué par son propre cerveau.

« La pensée n'est peut-être qu'une bizarrerie de la nature offerte à une espèce, comme elle fait ces bois de ruminants rares ou disparus que l'on voit dans les muséums : armes ou parures s curieusement étendues, bouclées ou spiralées, ou si rameuses qu'elles sont plus nuisibles encore qu'inutiles à l'animal qu'elles couronnent. »
La pensée ressemble alors pour Valéry à une parure absurde, à une panoplie de sophistication futile et plus encore encombrante. L'homme selon Valéry est encombré par la couronne de son cerveau.

« Ah si tu pouvais distinguer toutes les bêtises qui dans un esprit finissent par faire de très belles choses et toutes les belles choses qui entrent dans la composition de telle bêtise ou de telle autre ! »

Cette sensibilité au mélange de la bêtise et de la beauté c'est l'aspect baudelairien de Valéry. « La bêtise est souvent l'ornement de la beauté. La bêtise est toujours la conservation de la beauté. » (Baudelaire). La formule un peu trop célèbre de Monsieur Teste « La bêtise n'est pas mon fort. » masque alors le fait que Valéry a aussi l'intuition d'une force créatrice de la bêtise. « J'admirais cette œuvre. Je m'en sentais incapable (…). Et pourtant je sentais qu'il avait fallu une certaine bêtise pour l'écrire. » P. Valéry, Tel Quel

« La bêtise est une structure de la pensée comme telle : elle n'est pas une manière de se tromper, elle exprime en droit le non-sens dans la pensée. » G. Deleuze

Bonjour Boris

Merci pour ces grandes notes autour de Valéry.

Je relève particulièrement en 6, le côté farce, clownerie. Je suis assez sensible en ce moment à ce que j'appelle le côté « faiseur » d'un certain nombre d'écrivains de la quarantaine, brillants certes, mais qui comme je l'ai écrit dans *le Flotoir* me font le même effet que les bruits de moteur artificiellement ajoutés aux voitures électriques pour qu'on les entende ! Il y a un effet ronronnement comme dans les machines dont Valéry parle par ailleurs. On peut sans doute se demander si une part de Valéry ne s'est pas lucidement vue comme potentiel *faiseur*, on lance la machine à penser, elle est dans son cas diablement efficace, et on collecte le grain... Ce qui fait sa force, c'est que ça donne quelque chose qui n'est pas usuel.

Car il y a cette autre chose qui me frappe de plus en plus, en particulier dans les médias, et cela ne va pas s'arranger avec l'irruption des « intelligences » ??? artificielles (très) : la part de l'inédit, de l'inattendu, de l'original avoisine 0, 001%. Dans la plupart des cas, j'ai l'impression de pouvoir faire toutes les répliques de tous les intervenants. Chacun est dans son couloir, avec ses chaussures, son chrono et n'en démord pas. Tant pis pour les nuages, charmeurs, inquiétants ou perturbateurs, qui passent dans le ciel et qui devraient toujours être une leçon.

Oui Valéry a sans doute bien senti ce qu'impliquait potentiellement la technique. À propos de « la mathématisation de la pensée ou encore la chimie de la pensée, la mathématique atomique, moléculaire de la pensée, la chimie mathématique de la pensée », on peut penser aussi que les analogies de Valéry ne sont pas toujours fondées scientifiquement. Il se fait une idée, ou il *se fait une pensée* de ces domaines, qui sans doute le fascinent et en particulier pour le côté implacable, non contestable des processus, et ensuite il rapproche cela du fonctionnement mental, son sujet d'étude. On a parfois l'impression qu'il se sert des autres disciplines comme d'outils, comme microscopes, comme télescopes (on disait les longues-vues jadis) pour mieux « voir » dans son cerveau, dans la machine-pensée, ce qui l'alimente, comment elle tourne, pourquoi elle diverge ?

Drogué par son propre cerveau, il se fait des shoots de pensée tous les matins et ensuite ça lui permet de tenir et de jouer le jeu social et il l'a plutôt pas mal joué, semble-t-il, on lui a d'ailleurs reproché.

Je ne suis pas assez cultivée et compétente pour dire si j'entre dans vos rapprochements – je me sens souvent bête ou inculte en vous lisant, alors, merci pour la citation de Deleuze qui me fait du bien : « La bêtise est une structure de la pensée comme telle : elle n'est pas une manière de se tromper, elle exprime en droit le non-sens dans la pensée. » G. Deleuze

Et en écho, un extrait de la toute première année du Flotoir, 2000 (je me suis lancée dans la révision complète de ce Flotoir)
Flotoir du 25 avril 2000
Petite leçon d'humilité et de pragmatisme à la Valéry « il y a un imbécile en moi et il faut que je profite de ses fautes. Dehors il faut que je les masque, que je les excuse, mais dedans je ne les nie pas, j'essaye de les utiliser. C'est une éternelle bataille contre les lacunes, les oublis, les dispersions, les coups de vent. Mais qui est moi, s'ils ne sont pas moi ? » (1907-1908).

A bientôt
Florence

Je complète avec cet autre extrait du Flotoir 2000, concernant Valéry (qui est indéniablement à l'origine de ce Flotoir)

VALÉRY, CARNETS, EGO
Angoisse
« Angoisse, mon véritable métier. Et à la moindre lueur, je rebâtis la hauteur d'où je tomberai ensuite» .
Musique
Et ce passage, très émouvant :
« A un certain âge tendre, j'ai peut-être entendu une voix, un contralto profondément émouvant. Ce chant me dut mettre dans un état dont nul objet ne m'avait donné l'idée [...] et je l'ai pris sans le savoir pour mesure des états et j'ai tendu, toute ma vie, à faire, chercher, penser ce qui eût pu directement restituer en moi - l'état correspondant à ce *chant de hasard* ; - la chose réelle, introduite, absolue dont le creux était, depuis l'enfance, préparé par ce chant - *oublié*. «
Réaction : cette pensée est difficile à appréhender mais elle entre en résonance avec mes impressions propres, certaines de mes sensations concernant les premiers temps de la musique à l'intérieur de nous-mêmes et bien entendu, les souvenirs plus personnels dus à une présence chantant chromatiquement sur deux demi-tons, pendant il me semble de longues séquences de mon enfance et qui a laissé comme trace un attrait pour les micro-thèmes chromatiques récurrents, comme celui qui traverse les cinq lieder de *Saisir* de Maurice Jaubert.
Saisons intérieures
« Souvent j'ai observé les modes de sentir et de comprendre toutes choses, se succéder comme des saisons internes. Il est des jours logiques et de mystiques. Certains moins humains que d'autres. Les uns fermes et les autres endoloris.

Il est des idées et des sujets qui me reviennent périodiquement ; et hors de leur temps, ils ne sont pas nets.
Ainsi, dans le propre du temps de cette liturgie mentale, j'honore parfois, par leurs noms qui me transportent, les idées de modulation et de substitution - les approches du sommeil, - les insensibles transformations et échanges du spirituel et du corporel.
D'autres jours, c'est le lumière, les splendeurs de la rigueur ; ou bien je pense selon la quantité » (1911-12)
et cela qui complète le propos et qui est extrait, il me semble, du même *Cahier*
« tel le jour où je sens selon l'architecture – et pendant ce temps cette architecture me fournit images, métaphores, pour toute choses. Il y a le jour de la machine et le jour des probabilités. L'idée de ce qui en tout système se conserve ; ou de ce qui repasse par le même point.»